

**L'ART ET LES ARTISTES
CONTEMPORAINS
AU SALON DE 1859**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649145263

L'art et les artistes contemporains au Salon de 1859 by Alexandre Dumas

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

ALEXANDRE DUMAS

**L'ART ET LES ARTISTES
CONTEMPORAINS
AU SALON DE 1859**

L'ART

ET LES

ARTISTES CONTEMPORAINS

• AU SALON DE 1859

ALEXANDRE DUMAS

L'ART

ET LES

ARTISTES CONTEMPORAINS

AU SALON DE 1859

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 45

A. BOURDILLIAT ET C^o, ÉDITEURS

La traduction et la reproduction sont réservées.

1859

LE SALON DE 1859

I

DELACROIX — HÉBERT — DIAZ — TRUYON

Je sors du Palais de l'Industrie où a eu lieu l'Exposition, cette année, et c'est, tout chaud de mes impressions et avec de la peinture plein les yeux, que je prends la plume et que je vous écris.

Seulement permettez que je fasse précéder mon compte-rendu de quelques réflexions qui demandent impérieusement à marcher en tête de cette étude.

J'ai toujours été frappé de la différence d'impression

que je ressentais en visitant un salon de tableaux modernes ou un musée de tableaux anciens.

Dans le premier, les sens sont fatigués par la quantité innombrable de mauvais tableaux qu'étaient les murailles, par le défaut d'harmonie de l'ensemble, par les tons criards qui nous tirent un œil à droite et l'autre à gauche, par l'odeur de la peinture fraîche et du vernis. Le premier sentiment que l'on éprouve ressemble à du dégoût, celui qui lui succède est à coup sûr de la fatigue.

Aussi, de bonne foi, sans nous en douter, en jurant de notre impartialité, sommes-nous presque toujours injustes pour la peinture moderne. Nous connaissons souvent les hommes des ateliers desquels sort cette peinture, ils nous sont sympathiques ou antipathiques; les artistes ne savent point garder de milieu entre ces deux sentiments. Nous savons par cœur leurs défauts, leurs doutes, leurs défaillances. Nous ne séparons pas l'homme de l'artiste comme le fait la mort, et nous devenons, à l'insu de nous-mêmes, sévères dans notre appréciation.

Tout le contraire est ce que nous éprouvons quand nous entrons dans un musée de tableaux anciens. Nous y pénétrons d'ordinaire par quelque magnifique escalier de palais; cet escalier conduit à de belles et grandes salles silencieuses comme des temples; les noms de ceux qui les peuplent ont été murmurés avec respect à nos oreilles d'enfant. Nous avons grandi dans leur religion, vieilli dans leur culte. Il y a dix, quinze, vingt ans que

nous les admirons ; cette admiration est un article de foi.

La critique, à leur endroit, serait presque un blasphème. Nous adorons les œuvres comme nous adorons Dieu, par sa manifestation seulement. Nous prêtons aux hommes qui nous sont étrangers, qui nous demeurent inconnus, toutes les belles qualités, toutes les hautes vertus que possèdent leurs tableaux, et au lieu de juger comme nous faisons pour les modernes les tableaux par les hommes, nous jugeons — jugement qui nous jette parfois dans une erreur non moins grande — nous jugeons les hommes par leurs tableaux.

Bref, dans un salon moderne on entre comme dans une salle de spectacle, un jour de première représentation, avec une fièvre de critique, et bien plus désireux de voir tomber la pièce que de la voir réussir, tandis que, dans un musée ancien, on ne pénètre qu'avec la ferme résolution d'admirer, d'app'audir, de louer.

Eh bien, nous allons tâcher d'échapper à cette influence que nous signalons. Nous allons essayer de rendre compte de l'Exposition de 1859 avec une entière impartialité. Sans parti pris d'école, oubliant les hommes pour ne voir que les artistes, nous critiquerons ou nous louerons sans nous arrêter à aucune classification de genre ou de renommée. Nous prendrons les noms tels qu'ils se présenteront à notre mémoire, en oubliant nos sympathies, nos antipathies, et même, ce qui est plus difficile, nos indifférences.

Nous serons juste, mais cependant avec une mesure

d'indulgence pour certains artistes ayant, malgré un fonds de talent, de la peine à se faire admettre par le public. Quelques-uns d'entre eux, il faut le dire, se sont trompés cette année, et nous avons été surpris de voir si peu de promesses réalisées.

Pour ceux-là notre indulgence se traduira par un silence complet.

Quant aux artistes d'un mérite contestable et cependant admis par le public au détriment souvent d'esprits plus élevés que les leurs et qui ont envoyé à ce salon des œuvres plus que médiocres, nous serons sévères pour eux. Pourquoi s'obstinent-ils à faire de l'art quand ils pourraient faire tout autre chose ?

Ainsi donc, nous le répétons, nous prenons l'engagement d'être vrai, sincère, sans parti pris, de dédaigner toute personnalité, de n'avoir ni amis ni ennemis, et de ne critiquer que les œuvres qui nous paraîtront dignes de la critique.

Mais, avant tout, avouons une tristesse dont nous avons été pris jusqu'au fond du cœur en visitant le salon : c'est que le niveau de la pensée va s'abaissant, c'est que les peintres de genre se substituent aux peintres d'histoire ; c'est que vingt tableaux de chevalets envahissent la place d'un grand tableau ; c'est que les succès de cette année, enfin, seront aux peintres d'animaux et aux paysagistes.

Pourquoi ces défaillances successives dans les jeunes générations ? Pourquoi cet oubli de la mission sainte ? Pourquoi cette espèce de négation de l'homme, ce mé-

pris de la poésie, cette coupable apostasie de l'histoire, ce dédain des grandes pages, cet amour des petits feuillets, cette rage des Elzevirs ?

Vous me répondrez que la chose est la même en littérature qu'en peinture, que la génération théâtrale, à part deux ou trois robustes organisations qui ont résisté à une pression invisible mais positive, joue à la poupée, que de même que la loupe se fait place dans la peinture, le microscope s'introduit dans la comédie et le drame, et que le succès est aux petits actes comme il est aux petits tableaux.

Soit ! mais que prouve cela ?

C'est que les hommes chargés de diriger le goût du public, soit par faiblesse, soit par jalousie, non-seulement laissent ce goût s'égarer, mais encore le poussent dans la voie étroite, dans la route inférieure ; — il y a des époques où les grande organisations sont des reproches vivants aux petits mérites, où l'on plaint les princes que les changements de gouvernement chassent, mais où l'on déteste ceux que les révolutions respectent. On ne peut les nier, on les voile. — On aligne vingt petits tableaux pour cacher une grande toile, on couvre de cinq petits actes une grande comédie ou un grand drame. On entasse enfin colline sur colline pour masquer le Chimborazo ou l'Etna.

Vous aurez beau faire, messieurs ; au-dessus du présent on voit les cimes du passé, et quelques-unes de ces cimes, pour être couvertes de neige, n'en sont que plus éclatantes.